

Où sommes-nous ?



© Yannick Le Boulicaut

Environnement

Notion réempruntée à l'anglais (Vidal de la Blache, *Principes de géographie humaine*, 1921), mot-clé consensuel et global, c'est un « ensemble d'éléments et phénomènes physiques se trouvant autour d'un organisme vivant » (TLF), soit un milieu. Pris de façon absolue, « l'environnement », synonyme de la nature, désigne ce qui entoure « l'homme », qui est alors lui aussi défini comme un absolu unifié. La notion pose problème par son universalisme et son anthropocentrisme implicites : de quel(s) point(s) de vue regarde-t-on quels environs ? Sommes-nous au centre, ou à part ?

Le monde dans une goutte d'eau
Flaque d'eau à marée basse,
Bretagne-Sud (France)

Que peut la littérature ?

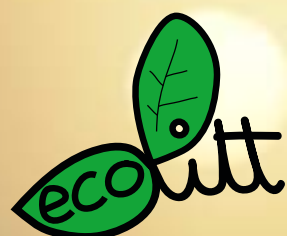
Elle permet de saisir les multiples rapports de l'humain avec son environnement. L'individu se situe dans un ensemble qui le dépasse, il est inscrit dans un macrocosme. Il prend conscience du fait que la vie se déploie en tous sens autour de lui.

Tableaux de la nature, **Alexander von Humboldt**

Homme des Lumières, Alexander von Humboldt (1769-1859) fonde l'écriture de la géographie moderne sur des voyages d'exploration, des mesures précises dans tous les domaines (la géologie amenant l'anthropologie, la poésie, etc.) et le travail d'équipe. Par sa pensée complexe et à plusieurs échelles, qui traverse les époques, il insiste sur l'unité du globe en tant que tout (Cosmos), c'est-à-dire sur le fait que l'histoire des hommes n'est pas distincte de celle de la Terre. Même quand il semble que nous puissions nous tourner vers l'une pour oublier l'autre...

« Ainsi le voyageur qui parcourt le globe, par les terres et les mers, est-il poursuivi, comme l'historien à travers tous les siècles, par le même tableau univoque et désolant du genre humain déchiré par les conflits. C'est pourquoi celui qui aspire à la paix de l'âme dans la dissension permanente des peuples aime à plonger son regard dans la vie paisible des végétaux et dans l'action intime des forces sacrées de la Nature ; ou bien, s'abandonnant à cet instinct qui brûle depuis des siècles le cœur des hommes, il regarde, saisi d'une intuition sacrée, vers le haut jusqu'aux astres, qui accomplissent dans une inaltérable harmonie leur vieille, leur éternelle révolution. »

Tableaux de la nature (Ansichten der Natur), 1808, trad. B. Guest.



Nature fascinante

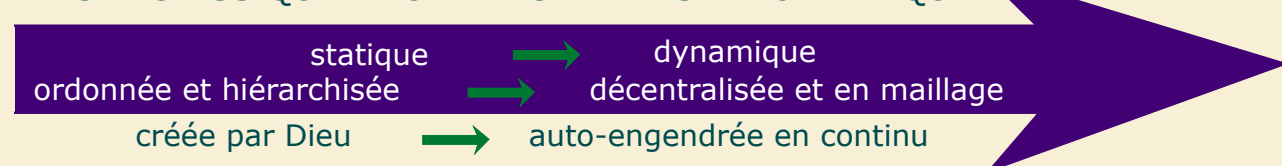


© Yannick Le Boulicaut

Face à la glace
Lagune glaciaire, sud de l'Islande

L'évolution du regard sur la nature au tournant du 18^{ème} siècle

PENSÉE CLASSIQUE LUMIÈRES PENSÉE ROMANTIQUE



L'émergence du transcendantalisme américain

Le transcendantalisme est une philosophie née aux États-Unis dans les années 1830, sous l'influence notamment du romantisme et de spiritualités orientales. H. D. Thoreau, disciple d'Emerson, prône une posture de révolte non-violente, où l'individu se libère du superflu et s'immerge dans la nature.

Que peut la littérature ?

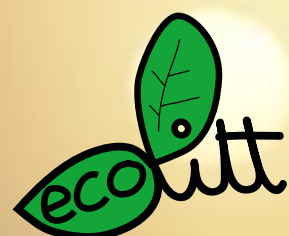
Elle exalte la dimension spectaculaire de la nature pour la célébrer. Ce spectacle peut être amplifié par le lyrisme, approfondi par le réalisme, un sens aigu de la description qui signale une attention toute particulière à la nature.

Walden, Henry D. Thoreau

Henry D. Thoreau (1817-1862) est considéré comme un des premiers écrivains « écologistes », en particulier avec la publication de *Walden* en 1854, qui relate son expérience de la solitude dans une cabane près d'un étang. Ce texte autobiographique est à la fois un récit de vie et un essai philosophique dans lequel il expose ses convictions antilibérales. Par ailleurs, Thoreau est le chantre de la désobéissance civile, il s'engage notamment dans une lutte pacifiste contre l'esclavage.

« Après une calme nuit d'hiver, je m'éveillai avec l'impression qu'on m'avait posé une question, à laquelle j'avais tenté en vain de répondre dans mon sommeil, comme : Quoi ? Comment ? Quand ? Où ? Mais voilà qu'au point du jour la Nature, où vivent toutes les créatures, approchait de mes larges fenêtres son visage serein et satisfait, sans que ses lèvres n'énoncent aucune question. Je m'éveillai dans la Nature et la lumière, où toute interrogation trouve sa réponse. L'épaisse couche de neige mouchetée de jeunes pins et la pente même de la colline où ma maison se dresse, semblaient dire : En avant ! La Nature ne pose nulle question et ne répond à aucune que nous autres mortels lui posons. Elle a pris sa résolution depuis longtemps. »

Walden, « Le lac en hiver », Marseille, Le Mot et le Reste, 2013, p. 287, trad. B. Matthieussent



Terrifiante Nature



© Yannick Le Boulicaut

Submersion

Presqu'île de Quiberon en Bretagne (France)

Monstre

Dans la littérature, le monstre est fortement représenté, à la fois comme un être contre-nature, physiquement anormal, et comme un signe divin (un prodige). Par son caractère spectaculaire, il suscite crainte et fascination, et son rôle est souvent symbolique (le monstre fait fréquemment l'objet d'une épreuve initiatique qui révèle le héros, dans les récits mythologiques par exemple).

Dans l'imaginaire collectif, les monstres sont souvent des créatures et des phénomènes naturels inconnus ou inexplicables, les lieux mal maîtrisés par les humains tels que la montagne, la forêt ou la haute mer devenant des refuges privilégiés pour ces êtres hors norme.

Si la science a permis de comprendre comment certains « monstres » se formaient, la figure du monstre perdure comme une forme problématique du vivant, qui interroge l'humanité sur sa représentation de la norme du vivant, et, avec les progrès technologiques, sur sa capacité à générer de nouveaux êtres qui échappent aux lois de la nature.

Que peut la littérature ?

Elle offre le spectacle d'un monde naturel effrayant qui se confronte aux humains et les défie. La nature devient une épreuve qui révèle l'humanité, aussi bien dans sa grandeur que dans sa faiblesse.

Ouragan, Laurent Gaudé

Ouragan met en scène le destin tragique de cinq personnages piégés par l'ouragan Katrina, qui a ravagé notamment la Nouvelle-Orléans en août 2005. L'ouragan est au cœur du roman, il en est le moteur dramatique et révèle une situation de crise vécue par chaque personnage. Il produit le chaos dans la ville et chez les hommes, qui découvrent de quoi ils sont vraiment capables.

« Un immense nuage noir a mangé le ciel. Le vent est sur nous. Je le reconnais. Le vent des ouragans qui ne se repose jamais, qui souffle de façon constante avec la même rage. Les arbres s'agitent dans la tourmente. Les branches plient, et comme le vent continue, elles finissent par craquer. Elles volent plusieurs mètres au loin et courent le long des avenues. Oh comme la nature est belle de colère. [...] Le vent ne cesse de forcer. C'est nous qu'il veut. Il souffle pour nous arracher, nous soulever de terre et nous faire danser dans les airs au-dessus de cette ville qui ne sera bientôt plus rien. Je reste à la fenêtre. Je la sens qui tremble et crisse. Tant pis si elle éclate à ma face de négresse, je ne bougerai pas d'ici, car je suis bien. Le monde va se déchirer comme un sac et je veux voir ça. »

Ouragan, Arles, Actes Sud, 2010, p. 57



Expression animale



© Yannick Le Bouilcaut

Sous la carapace
Crabe de sable, côte atlantique,
en Floride centrale (USA)

Anthropomorphisme

L'anthropomorphisme consiste à attribuer des caractéristiques humaines à d'autres entités – en premier lieu les animaux, mais aussi les objets, les idées ou plus généralement les phénomènes. En littérature, l'anthropomorphisme, lorsqu'il ne fait pas l'objet d'une mise en perspective, peut supposer une instrumentalisation de l'animal, voire sa réification par la projection de qualités et de pensées typiquement humaines dont il n'est plus que le support ou le symbole.

Que peut la littérature ?

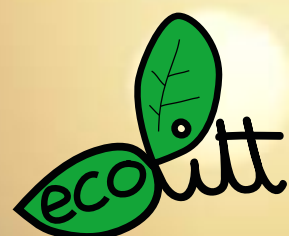
Elle nous montre que l'animal n'est pas toujours ce que l'on croit. L'être humain étant le premier d'entre eux, en observant les multiples créatures qu'il rencontre (ou même crée), il se découvre lui-même dans sa complexité.

Mémoires de porc-épic, Alain Mabanckou

Mémoires de porc-épic est un roman écrit par l'écrivain congolais Alain Mabanckou en 2006, lauréat du Prix Renaudot. Narré à la première personne depuis le point de vue de la petite bête qui sillonne le continent africain avec son maître Kibandi, le récit, reprenant une croyance locale selon laquelle chaque être humain possède un double dans le règne animal, déroule les tribulations d'un couple atypique, dont l'épineux narrateur deviendra vite le véritable protagoniste.

« Donc je ne suis qu'un animal, un animal de rien du tout, les hommes diraient une bête sauvage comme si on ne comptait pas de plus bêtes et de plus sauvages que nous dans leur espèce, pour eux je ne suis qu'un porc-épic, et puisqu'ils ne se fient qu'à ce qu'ils voient, ils déduiraient que je n'ai rien de particulier, que j'appartiens au rang des mammifères munis de longs piquants, ils ajouteraient que je suis incapable de courir aussi vite qu'un chien de chasse, que la paresse m'astreint à ne pas vivre loin de l'endroit où je me nourris [...] à vrai dire, je n'ai rien à envier aux hommes, je me moque de leur prétendue intelligence puisque j'ai moi-même été pendant longtemps le double de l'homme [...]. »

Mémoires de porc-épic, Paris, Seuil, 2006, p. 11



Végétatif



Entre l'eau et la terre
Barque de Loire dans une plaine après une inondation, Blaison-Gohier (France)

Végéter

Ce verbe désigne aujourd'hui le fait qu'un organisme « présente une vitalité amoindrie, une petite taille, des couleurs pâles », s'étiole et vive « d'une manière latente, ralentie », et même « purement organique, avec des facultés intellectuelles très diminuées ou complètement anéanties ». Il est associé à l'inaction voire à un déclin moralement déprécié, loin de la réussite sociale.

Pourtant, à l'origine, ce verbe exprimait la croissance et l'expansion. Hors des seuls végétaux, par extension, il signifie s'épanouir physiquement, mûrir et trouver sa forme, voire « animer, vivifier, fortifier ». De 1655 où il a le sens de « croître » à 1813 où il veut dire « croître avec difficulté », on passe d'une idée de puissance vitale à une dépréciation pour des formes de vie jugées inférieures. (source : TLF)

© Yannick Le Boulicaut



Les racines du ciel
Chêne en Bretagne sud (France)

Que peut la littérature ?

Par la place qu'elle accorde à la métaphore végétale ou encore au symbolisme de l'arbre, la littérature montre à quel point l'imaginaire humain est nourri par le règne végétal.

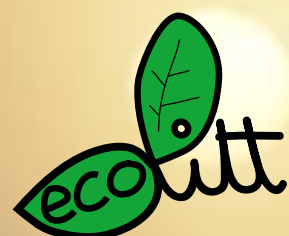
L'Homme qui plantait des arbres, **Jean Giono**

Cette nouvelle de Jean Giono (1895-1970) a été écrite en 1953, en réponse à l'appel lancé par le magazine *Reader's Digest* pour sa rubrique « Le personnage le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré ». L'histoire du berger Elzéard Bouffier est retenue, jusqu'à ce que le magazine reproche à l'auteur d'avoir inventé son personnage. Loin de s'en tenir à la biographie d'un bienfaiteur de la nature et de l'humanité, Jean Giono écrit ici une parabole aux accents bibliques qui délivre un enseignement écologique. Le berger nouveau créateur redonne au monde desséché sa vitalité en plantant inlassablement des arbres, lesquels deviennent sources du retour à la vie.

« Le vent aussi dispersait certaines graines. En même temps que l'eau réapparut réapparaissaient les saules, les osiers, les prés, les jardins, les fleurs et une certaine raison de vivre.

Mais la transformation s'opérait si lentement qu'elle entrait dans l'habitude sans provoquer d'étonnement. Les chasseurs qui montaient dans les solitudes à la poursuite des lièvres ou des sangliers avaient bien constaté le foisonnement des petits arbres mais ils l'avaient mis sur le compte des malices naturelles de la terre. C'est pourquoi personne ne touchait à l'œuvre de cet homme. Si on l'avait soupçonné, on l'aurait contrarié. Il était insoupçonné. Qui aurait pu imaginer, dans les villages et dans les administrations, une telle obstination dans la générosité la plus magnifique ? »

L'Homme qui plantait des arbres, Paris, Gallimard, 1983, p. 24-25



Agression humaine

Anthropocène

Succédant à l'Holocène, cette nouvelle ère dans l'histoire de la Terre s'ouvre quand l'impact des activités de l'homme sur la biosphère fait de lui une « force géologique » qui laisse des traces. L'Anthropocène commence avec la révolution industrielle du 18^{ème} siècle. Le problème est qu'en tant que grand récit de plus en plus officiel, il a tendance à véhiculer une vision indifférenciée de l'humanité, gommant les disparités sociales mais aussi historiques entre les sociétés.



© Yannick Le Boulicaut

Obstacle
Détail d'un barrage sur les bords du Missouri (USA)

John Muir, (1838-1914)

Écrivain, journaliste, naturaliste américain, il est un des tout premiers militants en faveur de la protection de l'environnement. Son influence a beaucoup contribué à la création des premiers Parcs Nationaux.

« Les partisans du projet de barrage mettent en avant beaucoup de mauvais arguments pour prouver que la seule chose qu'il soit juste de faire avec les parcs du peuple est de les détruire petit à petit comme il est possible de le faire. Leurs arguments sont curieusement comme ceux du diable, conçus pour la destruction du premier jardin... Ces destructeurs de temples, ces enthousiastes de la commercialisation ravageuse, semblent avoir un parfait mépris pour la nature et au lieu de lever les yeux vers le Dieu des montagnes, ils les lèvent vers le Tout-Puissant Dollar. »

The Yosemite, New York : The Century Magazine, 1912, trad. G. Yvard

Que peut la littérature ?

Elle dénonce la responsabilité humaine dans les dérèglements de l'environnement. Elle porte également la revendication des plus faibles (humains et non-humains) contre la tyrannie des puissants.

Printemps silencieux, Rachel Carson

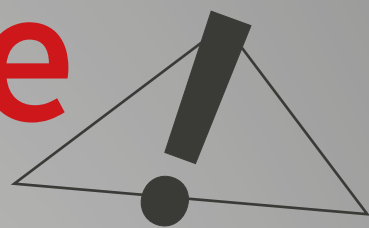
Rachel Carson, biologiste et naturaliste américaine, est considérée comme la mère du mouvement écologique contemporain. Elle commença sa carrière comme biologiste puis se consacra à l'écriture dans les années 1950 et à partir de 1952 à la protection de l'environnement. Son quatrième ouvrage, *Printemps silencieux* (*Silent Spring*, 1962) est l'un des premiers de l'écologie moderne, qui démontre les conséquences de l'utilisation massive des pesticides. Rachel Carson continuera à alerter l'opinion publique des effets négatifs de l'homme sur le monde naturel et les dangers de la pollution environnementale jusqu'à sa mort en 1964.

« Il y avait un étrange silence dans l'air. Les oiseaux par exemple – où étaient-ils passés ? On se le demandait, avec surprise et inquiétude. Ils ne venaient plus picorer dans les cours. Les quelques survivants paraissaient moribonds ; ils tremblaient, sans pouvoir voler. Ce fut un printemps sans voix. À l'aube, qui résonnait naguère du chœur des grives, des colombes, des geais, des roitelets et de cent autres chanteurs, plus un son ne se faisait désormais entendre ; le silence régnait sur les champs, les bois et les marais. »

Printemps silencieux, trad. de Jean-François Gravrard révisée par Baptiste Lanaspèze, Marseille, Wildproject, 2014 (4^{ème} éd.) p. 28



Catastrophe



Journal des jours tremblants, Yoko Tawada

Yoko Tawada vit en Allemagne depuis 1982. Après s'être consacrée au russe, elle étudie la littérature européenne et l'allemand devient l'une de ses deux langues d'écriture, avec le japonais. *Journal des jours tremblants* est le plus engagé de ses écrits, il évoque la catastrophe de Fukushima en 2011, un accident nucléaire né d'un séisme survenu le 11 mars et du tsunami qui l'a suivi. Ce texte a été pensé en allemand, parce qu'elle voulait y faire prévaloir un point de vue forgé depuis l'Europe.

« Ma sœur, qui travaille dans une école primaire à Tokyo, m'a dit avoir entendu la terre pousser un profond gémissement pendant le séisme. L'effet en était étrange et inquiétant. La terre est fâchée contre nous et secoue la tête. Rien d'étonnant à cela. Nous devons faire quelque chose pour qu'elle s'apaise ! Mais le séisme peut aussi, à son tour, détourner les gens de l'idée que la nature doit être protégée. Car nous ne pouvons protéger que plus faible que nous-mêmes.

Personne ne porte la faute du tremblement de terre et du tsunami. Impuissants, désemparés, les Japonais peuvent adopter, dans les temps qui viennent, une attitude encore plus passive face à leurs conditions de vie. Mais, pour cette fois, je voudrais prendre la défense de la cruelle nature et dire qu'elle n'est pas responsable de tout ce qui se produit. Ce n'est pas elle qui a inventé la radioactivité, l'inégalité sociale et la manipulation des médias. »

Journal des jours tremblants, Lagrasse, Verdier, trad. B. Banoun et C. Sakai, p. 95



© Yannick Le Boulicaut

Sous-sol maudit
Sarcophage nucléaire dans le Missouri (USA)

Que peut la littérature ?

Entre réel et fiction, le récit de la catastrophe a un rôle cathartique. Il peut faire l'objet d'une enquête, pour comprendre ce qui s'est passé et apaiser le traumatisme provoqué par la catastrophe. Il constitue aussi un témoignage qui contribue à la mémoire collective.

Apocalypse

Le mot en grec signifie « révélation ». Son premier sens en français est religieux, il désigne le dernier livre de la Bible. Ce n'est qu'au 19^{ème} siècle que le mot prend le sens de « fin du monde ». Au 20^{ème} siècle, l'horreur des camps d'extermination, les génocides et le recours à la bombe nucléaire créent un tel traumatisme que cette fin est désormais perçue comme une menace réelle. Les récits apocalyptiques ont largement investi la littérature, où ils mettent en scène par anticipation la destruction du monde. Une partie de la littérature de science-fiction s'est spécialisée dans le récit post-apocalyptique, qui imagine la vie au lendemain de la catastrophe. Cette dernière prend fréquemment la forme d'une rupture avec la nature qui conduit à la disparition de l'humanité.



Co-habiter

Que peut la littérature ?

Elle transgresse les codes génériques ainsi que les formes textuelles pour faire naître une œuvre qui nous pousse à (re)garder le monde différemment, après la catastrophe, avant la fin de tout.



© Yannick Le Bouilcaut

Baigneurs de tous poils
Aigrettes neigeuses en Floride (USA)

Un printemps à Tchernobyl, Emmanuel Lepage

Emmanuel Lepage est auteur de bande dessinée. Une partie de son œuvre manifeste un goût pour le voyage et l'aventure, souvent sous la forme de documentaires ou de carnets de voyage. En 2008, l'auteur participe à une résidence d'artistes dans la zone interdite de Tchernobyl, en Ukraine, irradiée après l'explosion du réacteur nucléaire le 26 avril 1986. Il réside ainsi plusieurs semaines dans le village de Voldarka, à 20 kilomètres de la zone interdite. De cette expérience naît un carnet de voyage, *Les Fleurs de Tchernobyl* (La Boîte à Bulles), et une bande dessinée, *Un printemps à Tchernobyl* (Futuropolis).



NLepage@FUTUROPOLIS, 2012

Comment représenter Tchernobyl, 30 ans après ? Quand la couleur s'impose à l'artiste

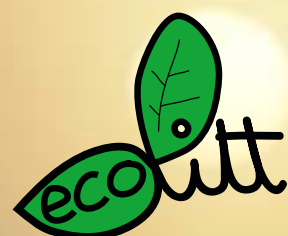
Les images en noir et blanc (lavis d'encre de chine ou aquarelle couleur sépia) laissent subitement place à des représentations colorées (craies et pastels de couleurs vives) de la nature en pleine zone radioactive, ce qui surprend et même met mal à l'aise l'auteur, qui voit son projet de témoignage de la catastrophe détourné malgré lui.

La contamination est invisible, et si la résilience de la nature est spectaculaire, la menace d'un danger impalpable demeure pesante. L'expérience est ambiguë, elle relève tantôt de la survie en milieu hostile, tantôt de la robinsonnade insouciant. Loin d'être un voyage en enfer, elle se présente plutôt comme une rencontre avec la vie, dans ce qu'elle est de plus primitif, une énergie qui se déploie et croît sans espoir de devenir.

Regain

Au sens propre, ce nom désigne une herbe qui repousse dans une prairie après la première coupe ; au sens figuré, il exprime le retour de quelque chose de compromis ou disparu.

On parle d'un regain d'énergie, de jeunesse ou d'espoir par exemple. Il correspond donc à un second souffle, il est le sursaut inespéré après la rupture. *Regain* est aussi le titre d'un roman français publié en 1930 par Jean Giono, le troisième volet de la Trilogie de Pan. Dans ce roman, Giono décrit la mort et la renaissance d'un petit village provençal abandonné par ses habitants et célèbre la fusion de l'homme avec la nature.



Transmettre



© Yannick Le Boulicaut

Nourrir et grandir
Nourrissage de sternes royale en Floride (USA)

Formation

Le roman de formation ou d'initiation « décrit l'initiation amoureuse (éducation sentimentale), la découverte progressive du monde, aboutissant à l'âge véritablement adulte, et à une forme de sagesse issue de l'expérience et du mûrisse-

ment ; le personnage se forge progressivement une conception de la vie. (...) L'initiation peut être existentielle, philosophique ou artistique (et les trois à la fois) (...). Derrière cet apprentissage dans un domaine particulier, ce sont toujours les grands événements de l'existence, mort, amour, haine, altérité etc., que découvre l'apprenti. »

(*Dictionnaire de poésie des modernes aux anciens*, Chantal Labre, Patrice Soler, Paris, Armand Colin, 2012, p. 135)

Que peut la littérature ?

Celle qui s'adresse à la jeunesse notamment se montre inventive et pleine de ressources : loin de tenir un discours enfantin ou moralisateur, elle éveille les consciences et invite le lecteur à nouer un pacte neuf avec l'environnement.

Tobie Lolness, Timothée de Fombelle

Tobie Lolness (2006-2007) met en scène les aventures du jeune Tobie, un des minuscules habitants d'un arbre menacé par la folie destructrice de Jo Mitch. Tobie, éduqué dans la science éclairée de son père, entre malgré lui en résistance pour sauver son habitat et les siens. Si le roman porte des valeurs écologiques, Timothée de Fombelle se défend d'avoir écrit une œuvre purement didactique : « Ne nous méprenons pas, c'est le souffle de l'aventure qui transporte le lecteur. Il faut se méfier des « messages ». Mais si je transmets quelque chose, c'est d'abord la conscience de la fragilité des êtres et du monde, et par conséquent l'importance de l'intensité, à chaque instant de la vie. » (interview accordée à *Télérama* en 2012).

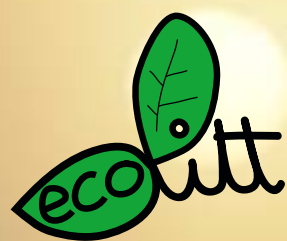
« [Tobie] apprenait avec gourmandise, et les gros dossiers de Sim Lolness étaient dévorés en un temps record. On obligeait même Tobie à retravailler plusieurs fois sur un sujet, pour que la réserve de savoir ne s'épuise pas trop vite. Mais le professeur Lolness savait que la connaissance est un monde qui repousse sans cesse ses limites. Parfois, il comparait la connaissance à l'arbre lui-même.

Car le père de Tobie défendait une idée folle que l'arbre grandissait. C'était un des thèmes les plus méconnus, la vraie passion du professeur. Tous les savants se disputaient à ce sujet. L'arbre change-t-il ? Est-il éternel ? Quelle est son origine ? Y aura-t-il une fin du monde ? Et surtout : existe-t-il une vie en dehors de l'arbre ? Ces questions provoquaient un grand débat, sur lequel Sim Lolness ne partageait pas les idées à la mode.

Son livre sur les origines avait été plutôt mal accueilli. Il y racontait l'histoire de l'arbre comme celle d'un être vivant. Il disait que les feuilles n'étaient pas des plantes indépendantes, mais qu'elles représentaient les extrémités d'une immense force de vie.

Ce qui avait choqué les lecteurs, c'était que ce livre sur les origines parlait en fait de l'avenir. Si l'arbre était vivant comme une forêt de mousse, il était terriblement fragile. Il fallait prendre soin de cet être qui leur ouvrait les bras. »

Tobie Lolness, tome 1, « La Vie suspendue », illustrations de François Place, Gallimard Jeunesse, Paris, 2006, p. 55-56



Lignes d'horizon

"Those who contemplate the beauty of the earth find reserves of strength that will endure as long as life lasts. There is symbolic as well as actual beauty in the migration of the birds, the ebb and flow of the tides, the folded bud ready for the spring. There is something infinitely healing in the repeated refrains of nature - the assurance that dawn comes after night, and spring after the winter."

« Ceux qui contemplant la beauté de la terre, trouvent des réserves de force qui dureront aussi longtemps que la vie dure. Il y a une beauté symbolique ainsi que réelle, dans la migration des oiseaux, le flux et le reflux de la marée, le bourgeon encore clos prêt pour le printemps. Il y a quelque chose d'infiniment apaisant dans les refrains répétés de la nature - l'assurance que l'aube vient après la nuit, et le printemps après l'hiver. »

Rachel Carson, *The Sense of Wonder*, traduction G. Yvard, 1965



© Yannick Le Boulicaut

Le grand départ
Vol de limicoles lors de la migration automnale, presqu'île de Rhuys (France)

Contempler

la beauté de la terre et l'**exalter**,
se fondre dans le rythme des saisons
ou des marées, **interroger** la place
des humains dans leur environnement
ou **témoigner, dénoncer, inquiéter** :
la littérature parle à nos
imaginaires et les façonne.
À nous d'**agir** et de **rêver**.

Cette exposition a vu le jour grâce au programme de recherche régional **Ecolitt** - écologie & littérature. Parmi ses réalisations, une bibliothèque en ligne de fiches de lecture destinée à faire découvrir de nombreux ouvrages qui font place à une préoccupation pour l'environnement. Cet outil accessible à tous est disponible sur le site d'EcoLitt : <http://ecolitt.univ-angers.fr/>

Commission d'exposition :

Anne-Laure Bonvalot, Blandine Charrier, Bertrand Guest, Gelareh Yvard

Photographies: Yannick Le Boulicaut

Conception graphique : Blandine Charrier

Remerciements : Annie Ribault (SFR Confluences), Delphine Viau (Terre des Sciences), ainsi que tous les chercheurs du groupe EcoLitt qui ont apporté leur expertise et leurs contributions

